

L'avenir du posthumanisme ou les limites de l'humain

Jean-Michel BESNIER

LES CARNETS DE L'INSTITUT DIDEROT

L'avenir du posthumanisme ou les limites de l'humain

Jean-Michel BESNIER

MAI 2023

Sommaire

Avant-propos

André Comte-Sponville

p. 7

L'avenir du posthumanisme ou les limites de l'humain

Jean-Michel Besnier

p. 13

Questions de la salle

p. 29

Les publications de l'Institut Diderot

p. 49

Avant-propos

Utopie pour les uns, dystopie pour les autres, le trans-humanisme se présente comme l'horizon au moins possible de notre temps. De quoi s'agit-il ? D'augmenter, grâce aux sciences et aux technologies, nos capacités physiques, sensorielles et mentales, au point de transformer la condition humaine (en éradiquant la maladie, le handicap, la vieillesse, la mort), voire la nature humaine, en produisant une nouvelle espèce, différente de la nôtre et qui pourrait être tout entière composée de cyborgs (parce que nous serions désormais farcis d'électronique), d'êtres bioniques (parce que nous aurions modifié notre génome), ou même (parce que nous nous serions débarrassés de notre corps) d'algorithmes, de logiciels ou autres programmes informatiques.

Projet exaltant, ou au contraire inquiétant ? C'est ce que nous avons demandé à Jean-Michel Besnier, auquel on doit une belle *Histoire de la philosophie moderne et contemporaine* (Grasset, 1993) mais qui a aussi beaucoup travaillé sur les sciences, les techniques et le post-humanisme (il est notamment l'auteur de *Demain les*

post-humains, Fayard, 2012, et co-auteur de *L'humain augmenté*, Éditions de l'Aube, 2022). Merci à lui d'avoir accepté notre invitation, et si bien éclairé nos encore humaines lanternes !

Faut-il parler de *transhumanisme* ou de *posthumanisme* ? L'usage n'a pas tranché : la différence, entre ces deux notions, reste une question ouverte. Prenant au sérieux les deux préfixes (l'un qui suggère une transition, l'autre une postériorité), notre conférencier note pourtant qu'on peut parler de *transhumanisme* dès qu'il y a « augmentation de l'humain », et garder le mot de *post-humanisme* pour désigner ce qui viendrait après, une fois qu'on aurait franchi la limite de l'humanité pour « basculer dans autre chose ». Le posthumanisme, en ce sens, serait comme le stade ultime du transhumanisme : la doctrine de ceux qui espèrent qu'à force d'augmenter ou d'améliorer l'humanité, on finira par créer une autre espèce vivante, voire autre chose que de la vie, qui serait destiné à nous remplacer.

Au fond, c'est donner un nouveau contenu, en l'occurrence technoscientifique, à la vieille idée de surhomme ou de surhumain, telle qu'on la trouve, par exemple, chez Nietzsche. Souvenons-nous du prologue d'*Ainsi parlait Zarathoustra* :

« *Je vous enseigne le Surhumain (der Uebermensch)*. L'homme n'existe que pour être dépassé. Qu'avez-vous fait pour le dépasser ? Jusqu'à présent tous les êtres ont créé quelque chose qui les dépasse, et vous voudriez être le reflux de cette grande marée et retourner à la bête plutôt que dépasser l'homme ?

Le singe, qu'est-il pour l'homme ? Dérision ou honte douloureuse. Tel sera l'homme pour le Surhumain : dérision ou honte douloureuse. (...) Je vous enseigne le Surhumain. Le Surhumain est le sens de la Terre¹. »

Pourquoi pas, demandera-t-on, si c'est pour aller vers un mieux ?

Mais qui en décidera ? Et selon quelles valeurs, surtout s'il faut, comme le voulait Nietzsche, les « renverser » toutes² ? Et au bénéfice de qui, s'il faut pour cela « une nouvelle espèce de philosophes et de chefs³ » ?

Il va de soi que le posthumanisme, aujourd'hui, doit moins aux exhortations de Nietzsche qu'aux progrès fulgurants des sciences et des techniques, et spécialement, comme le dit Jean-Michel Besnier, aux « convergences possibles entre nanotechnologies, biotechnologies, informatique et sciences cognitives ». C'est comme un eugénisme d'un nouveau genre, que j'appellerais volontiers *cybereugénisme*. Le débat, le concernant, ne s'en articule pas moins autour de deux questions principales, qui servent de point de départ à notre conférencier : « Quel humain sommes-nous en train de fabriquer ? Sommes-nous en train de contribuer à notre disparition, de préparer l'émergence d'une nouvelle espèce qui prendrait la relève de la nôtre ? »

1. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, I, Prologue, § 3 (traduction Geneviève Bianquis, Aubier-Flammarion, 1969, édition bilingue, t. 1, p. 57-59).

2. Voir par exemple *Par-delà le bien et le mal*, II, § 32, et V, § 203.

3. Nietzsche, *op. cit.*, V, § 203.

La réponse, dans les deux cas, débouche sur une autre question, qui est celle d'un « humanisme de substitution », donc d'un nouveau « système de valeurs, remplaçant l'humanisme traditionnel et fondé sur un autre média [que le livre], le numérique ». Et sur un constat : que nous ne sommes plus « en capacité de dominer les objets que nous produisons ». De là, pour l'humanité, « une phase d'autodépréciation face au monde qu'elle engendre et qui la déborde », une « fatigue d'être soi » (comme dit Alain Ehrenberg), qui tend à remplacer la culpabilité et fait de la dépression la « pathologie dominante de notre époque ».

Que nous reste-t-il à espérer ? « La fin de l'humain », répondent en chœur les trans- ou posthumanistes. Cela suppose une rupture bien plus qu'un progrès (lequel « préserverait les chances de l'humanité »), et c'est en quoi, souligne Jean-Michel Besnier, « les transhumanistes ne sont pas les héritiers du siècle des Lumières ». Ils rêvent de se débarrasser du langage, du corps, de la conscience même : leur projet, n'en doutons pas, eût effrayé Diderot, comme il nous effraie nous-mêmes.

Aussi serons-nous nombreux à partager les conclusions de notre invité : « Le posthumanisme a-t-il un avenir ? Je crains que oui. [...] Cet avenir est-il souhaitable ? Assurément pas... Mais rejeter le posthumanisme imposerait de se réconcilier avec une conception finitiste de l'humain », qui réhabiliterait la vulnérabilité et préserverait l'unité de l'espèce humaine.

C'est rejoindre l'esprit de Montaigne, lequel, pensant aux stoïciens (en l'occurrence à Sénèque), avait par avance répondu aux inquiétantes anticipations de Nietzsche ou de nos posthumanistes : « “Ô la vile chose, dit-il, et abjecte que l'homme, s'il ne s'élève au-dessus de l'humanité !” Voilà un bon mot et un utile désir, mais pareillement absurde. Car de faire la poignée plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras, et d'espérer enjamber plus que de l'étendue de nos jambes, cela est impossible et monstrueux » (*Essais*, II, 12). Impossible ? C'est de moins en moins vrai. Monstrueux ? À nous d'en décider, aussi bien individuellement (cela relève de la morale) que collectivement (cela relève de la politique et du droit, si possible à l'échelle du monde). Quant à moi je plaiderai – avec Montaigne et comme Jean-Michel Besnier – pour un humanisme de la finitude : non pas « dépasser l'homme » (transhumanisme), encore moins l'abolir (posthumanisme), mais comprendre qu' « il n'est rien si beau et légitime que de faire bien l'homme, et dûment » (Montaigne, *Essais*, III, 3). C'est l'humanisme vrai et le contraire de la barbarie, fût-elle technicienne ou prétendument scientifique.

André Comte-Sponville
Directeur général de l'Institut Diderot

L'avenir du posthumanisme ou les limites de l'humain

Malgré le titre de la conférence, il ne s'agira pas ici de prospective. Je parlerai de ce dont parlent en général les philosophes : de représentations, de fantasmes, des spéculations engendrées par les innovations technologiques que nous multiplions.

Ces spéculations tournent en général toutes autour des deux mêmes questions : quel humain sommes-nous en train de fabriquer? Sommes-nous en train de contribuer à notre disparition, de préparer l'émergence d'une nouvelle espèce qui prendrait la relève de la nôtre?

* * *

I. DISPARITION DE L'HUMAIN, NOUVELLE MORALE

S'interroger sur l'avenir du posthumanisme, c'est d'abord se demander si un futur nous est encore permis en tant qu'humains. L'avenir du posthumanisme, en toute rigueur, est un avenir dans lequel nous aurions disparu en tant qu'humains. Un avenir qui aurait fini par obtenir notre dissolution. Les limites étant dépassées, nous nous serions en quelque sorte évaporés. Nous serions devenus des cyborgs, comme certains le prédisent, peut-être même des êtres bioniques. Cyborgs, parce que pénétrés d'électronique. Bioniques, parce que nous nous serions attelés à modifier notre génome de telle sorte que nous serions devenus complètement inédits, des chimères issues de mutations provoquées par une sélection néodarwinienne.

Nous n'aurions en outre plus le choix. Ce futur ne nous est pas présenté comme une option possible, mais comme une trajectoire irrémédiable vers la rupture. C'est ce que soutient par exemple Laurent Alexandre, avec qui j'ai souvent débattu et même publié un livre⁴. Pour lui, pas d'échappatoire : soit nous prenons le train de l'intelligence artificielle, soit nous restons sur le quai, voués à être les « chimpanzés du futur ».

Le posthumanisme a cependant un autre sens. Il ne désigne pas simplement cette vision d'un monde dans

4. Laurent Alexandre et Jean-Michel Besnier, *Les robots font-ils l'amour ? Le transhumanisme en 12 questions*, Paris, Dunod, 2016.

lequel nous n'aurions plus notre place. Le posthumanisme est aussi un système de valeurs. Un système de valeurs qui viendrait prendre la relève du système de valeurs qui prévaut, en Occident en tout cas, sous le nom d'humanisme. Le posthumanisme, ce serait par conséquent un humanisme de substitution, un humanisme de relève, qui nous mettrait à distance de cet humanisme issu du monde gréco-latin, réactivé au moment de la Renaissance, et devenu désormais obsolète. Le posthumanisme promeut une axiologie nouvelle et s'inscrit donc comme la quête d'une morale de substitution.

C'est sous cet aspect que le posthumanisme est entré dans le lexique de philosophes. Pour ma part, je l'ai découvert ainsi, en 1999, lorsque le philosophe allemand Peter Sloterdijk a prononcé sa célèbre conférence publiée par la suite sous le titre *Règles pour le parc humain*⁵. Dans ce livre, par deux fois, Sloterdijk utilise le terme de posthumanisme. Rappelons le contexte : il s'agissait d'une conférence prononcée dans le cadre d'une célébration autour de la *Lettre sur l'humanisme* de Heidegger. Sloterdijk intervient alors pour soutenir, lui aussi, que l'humanisme est périmé. L'humanisme traditionnel est périmé non seulement du fait de l'histoire du XX^e siècle qui l'a rendu absolument intenable, mais il est périmé parce qu'il n'est plus centré sur ce qui l'a engendré : le livre et l'échange épistolaire par lesquels communiquait une classe de lettrés lisant les mêmes textes et s'entretenant

5. *Règles pour le parc humain. Une lettre en réponse à la Lettre sur l'Humanisme de Heidegger* (1999), trad. Olivier Mannoni, Paris, Mille et Une nuits, 2000.

à partir d'eux. Désormais, le livre n'a plus la place structurante qu'il avait, tout simplement parce que nous sommes entrés dans l'ère du numérique. Sloterdijk en tirait la conséquence que nous devrions contribuer à faire émerger une axiologie, un système de valeurs remplaçant l'humanisme traditionnel et fondé sur un autre média, le numérique. Une polémique s'en est suivie avec Habermas, celui-ci objectant que s'il fallait se caler sur le numérique, il faudrait bientôt accepter de ne plus définir l'humain en termes de sujet substantiel et accueillir des êtres issus des artefacts technologiques – des clones, par exemple – dont on se demande comment ils pourraient acquérir l'autonomie qui nous définit, puisqu'ils seraient le résultat de la programmation d'un autre. Nous serions ainsi assiégés de plus en plus par des robots – en particulier des robots androïdes, privés de responsabilité et d'intentionnalité, qui nous contesteraient cependant notre humanité. Autrement dit, Sloterdijk se trouvait accusé par Habermas et quelques autres d'avaliser le posthumanisme et d'en faire l'avenir d'un humain débarrassé des oripeaux de la métaphysique de la subjectivité, emblématisée par Descartes, et que Heidegger dénonçait, par ailleurs, comme responsable de l'ubris technologique. Nous serions donc sur le point de nous débarrasser d'un humain empêtré dans des idéologies progressistes auxquelles plus personne ne croirait, sauf Habermas.

II. FABRIQUER L'HUMAIN

Qu'il désigne le posthumain, c'est-à-dire l'au-delà eschatologique de l'humain, ou bien ce système de valeurs dont auraient besoin nos contemporains immergés dans le monde des technologies, le posthumanisme invoque un même contexte : un monde où la question n'est plus de savoir ce qu'est l'humain, mais celle de savoir ce que nous voulons faire de lui, compte tenu des ressources technologiques dont nous disposons. Il est vraisemblable que l'avenir donnera toujours plus d'importance à cette question et qu'il éludera l'interrogation philosophique, ontologique, traditionnelle, qui suppose que, derrière l'humain, il y ait un donné substantiel, une stabilité essentielle, étrangère au pragmatisme technologique. Il est vraisemblable également que l'on entendra de plus en plus, dans cette transition de l'ontologique au pragmatique, des propos accordant une faveur à l'idée que nous puissions fabriquer l'humain et cesser de nous le laisser imposer passivement par le hasard et par la nature.

Je fais référence ici à un débat lancé dans les années 1950 par deux philosophes, un couple même, à l'époque : Hannah Arendt et Günther Anders. Tous deux avaient identifié dans les esprits contemporains une forme de refus du don, de refus de la naissance, au motif que le don et la naissance nous hétéronomiseraient. Arendt et Anders voyaient ainsi dans le monde de la technologie la tendance à supprimer la passivité du don au profit de la décision de fabriquer, pour en finir avec l'hétéronomie peu propice à la modernité. Günther Anders, notam-

ment, décrit dans *L'Obsolescence de l'homme*⁶ une pathologie qui serait propre au monde contemporain et qu'il nomme « la honte prométhéenne d'être soi » : notre contemporanéité exprime, selon lui, une espèce de découragement par rapport au monde de la fabrication, au monde des objets techniques, qui nous fait sentir que nous ne sommes plus à la hauteur, que nous sommes débordés par la qualité et la puissance des objets que nous fabriquons. La honte prométhéenne d'être soi, c'est le constat que nous faisons, nous humains, de n'être plus en capacité de dominer les objets que nous produisons.

Cette espèce d'obsession de la fabrication, pour en finir avec la passivité, nous loge ainsi dans une situation paradoxale et dramatique. Les analyses de Günther Anders sont à rapprocher de celles d'Alain Ehrenberg qui, analysant lui aussi le XX^e siècle, dans *La fatigue d'être soi*⁷, considère que nos sociétés sont affectées non seulement de cette honte prométhéenne d'être soi, mais d'une fatigue généralisée d'être soi. L'humanité est entrée dans une phase d'autodépréciation face au monde qu'elle engendre et qui la déborde. Nos sociétés sont entrées dans une dépression généralisée, associée éventuellement à une hyperactivité destinée à fuir cette vacuité ressentie. Cette fatigue d'être soi viendrait remplacer la culpabilité qui dominait jadis dans le paysage des névroses prospecté par Freud.

6. Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme*, t. 1 : *Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, trad. Christophe David, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2002.

7. Alain Ehrenberg, *La Fatigue d'être soi - dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998

Ehrenberg montre en effet comment la dépression est devenue la pathologie dominante de notre temps et comment elle se trouve renforcée par une autre pathologie, repérée par Günther Anders : le « malaise de la singularité ».

Sommairement décrit, le malaise de la singularité consiste à déplorer le fait que nous nous éprouvions irréductiblement uniques, non duplicables, et pour cette raison, irrémédiablement voués à mourir. Alors que si nous étions capables de nous transformer en objets, en produits industriels toujours reproductibles, nous pourrions nous pérenniser, nous rendre inoxydables, indéfiniment remplaçables. Ainsi fuirions-nous l'angoisse de la mort à l'ère de la reproductibilité technologique... À l'appui de sa démonstration, Günther Anders évoque, dans *L'Obsolescence de l'homme*, l'échange qu'il eut avec un homme sur le point de mourir et qui demande, de manière un peu pathétique, s'il n'y aurait pas moyen de le conserver comme on conserve des fruits en boîte, s'il n'y aurait pas moyen de lui trouver un homme de rechange.

Quand nous parlons de posthumanisme, c'est de cela qu'il s'agit : de la perspective ouverte par les technologies de nous transformer et de nous faire perdre la vulnérabilité qui est la nôtre et qui nous est de plus en plus insupportable. Toutes les spéculations des tenants du posthumanisme tournent toujours autour de ce thème : perdre cette injuste vulnérabilité qui borne l'humain.

Tel est l'impact du transhumanisme, qui consiste à s'appuyer sur les technologies présentes pour soutenir que

nous pourrions nous augmenter et échapper aux limites de notre condition.

Les discours transhumanistes commencent toujours par les PMA, les technologies de la naissance, pour prouver que la fabrication de l'humain est à notre portée. Nous allons bel et bien pouvoir fabriquer le bébé à la carte, réaliser une naissance complètement artefactualisée, avec l'ectogenèse ou le clonage. Les neurosciences nous annoncent, par ailleurs, la suppression des souffrances grâce à l'intervention chimique sur les neurotransmetteurs de notre cerveau. La nanomédecine est aux premières loges, également, pour nous prédire l'éradication des maladies, grâce à la réalisation de quelques nanorobots qui deviendraient capables de cibler nos tumeurs et de les supprimer. Elle annonce aussi la possibilité d'une réparation de notre ADN, des interventions réparatrices ou eugénistes sur le génome, grâce à CRISPR-Cas9. Enfin, dans la panoplie des moyens qu'entendent mobiliser les transhumanistes, les travaux concernant le vieillissement, les recherches portant sur la télomérase, sont mis en avant comme une perspective très prometteuse.

Intervention sur la naissance, sur la souffrance, sur les maladies, sur le vieillissement et, évidemment, intervention ultime : la suppression de cette maladie des maladies qu'est la mort – une maladie, en effet, qui doit elle aussi trouver sa thérapeutique. Parmi les remèdes les plus fréquemment invoqués : le recours aux organoïdes, grâce notamment à la maîtrise ces cellules souches pluri-potentes induites, ces fameuses IPS qui permettraient

de régénérer les tissus et les organes à la demande. Et si le corps présent ne pouvait être conservé, il resterait la possibilité offerte par le *mind uploading*, c'est-à-dire le téléchargement du contenu du cerveau sur des puces de silicium ou dans le cyberspace. Les recettes de l'immortalité sont désormais connues, et les transhumanistes se font fort de révéler les progrès constants de la technologie qui permettront de les rendre accessibles.

Supprimer la naissance, la souffrance, la maladie, le vieillissement et la mort : cela revient, évidemment, à supprimer l'humain. Le tableau des progrès escomptés par les transhumanistes équivaut bel et bien à la fin de l'humain. De ce point de vue, il me semble qu'on peut, avec quelque raison, associer l'ambition transhumaniste d'en finir avec l'humain avec les obsessions exprimées par les sectes gnostiques des deux premiers siècles de la chrétienté, qui déclaraient que la Création était ratée, à refaire, du fait d'un Démonstrateur maladroit ou malveillant. Pour les gnostiques, l'espoir était que le savoir (la gnose) prépare l'accueil de la divinité bonne qui reprendrait l'ouvrage de la Création et nous éviterait l'inconvénient de naître comme des êtres inachevés, souffreteux, vieillissants, maladifs et mortels. Il serait intéressant de creuser la chose et de montrer que le transhumanisme comporte une mystique désireuse d'une nouvelle alliance avec la totalité, telle que les gnostiques ont pu la désirer. Il semble en tout cas difficile de ne pas repérer dans le transhumanisme et le posthumanisme une composante religieuse.

Qu'espèrent donc trans- et posthumanistes ? On l'a compris, la fin de l'humain. La fin de l'hégémonie, présumée catastrophique, de l'humain. Pour deux raisons. Soit parce que celui-ci est nul et indigent, appelé finalement à être dépassé par la technologie dont il est l'auteur déposé. Soit parce qu'il est nocif et dangereux. La seconde position est celle de nombreux écologistes, tandis que les transhumanistes sont surtout identifiables dans la première. Les plus radicaux parmi les transhumanistes le proclament ainsi sans ambages : il s'agit de fabriquer un type non humain, grâce à la technologie. De l'autre côté, tout un courant écologiste dénonce un anthropocentrisme réputé ruineux et en appellent, comme Bruno Latour, Isabelle Stengers et d'autres à l'avènement d'une cosmopolitique qui réconcilierait l'humain et le non humain dans une espèce de Parlement. Il s'agit d'en finir avec la modernité considérée comme l'avènement du grand partage entre l'humain et le non humain, la nature et la culture, la dualité des genres.

Dans les deux cas, on réclame une rupture et non pas les bénéfices d'un progrès qui préserverait les chances de l'humanité. Il est important de le souligner, notamment concernant le transhumanisme, parce qu'il y a souvent une ambiguïté autour de ses objectifs. Se mettre dans l'attente de la mutation, vouloir le saut qu'opérerait, par exemple, l'avènement d'une intelligence artificielle consciente d'elle-même, réclamer la Singularité comme le Salut, ce n'est pas militer pour le progrès. Les transhumanistes ne sont pas des héritiers du siècle des Lumières, il faut vraiment s'ôter de l'esprit cette idée qui est falla-

cieuse et qui sert quelquefois effectivement d'argument pour imposer leurs thèmes dans nos esprits. Il n'y a pas de mutation sans rupture et la rupture est le contraire du continuum attaché à l'idée de progrès.

III. PRÉPARER LA RUPTURE

Cette rupture peut être préparée de plusieurs manières. Certains posthumanistes en appellent à une analyse du langage susceptible de nous ouvrir à une conception du monde inédite : il faudrait, selon eux, s'arracher au caractère substantialiste des mots, à la logique fermée et binaire que le langage nous impose. On retrouve cette prospective linguistique notamment chez Korzybski, qui eut une certaine importance dans la contre-culture américaine dont se sont nourris tant de transhumanistes de la première heure. Korzybski avait inventé une discipline intitulée la « sémantique générale », dont l'objet était de faire prévaloir un langage qui nous priverait complètement du verbe « être », des verbes d'état et de tous les éléments syntaxiques qui présupposent la substantialité, nous rendant inaptes à l'expression du flux et du mobile. Korzybski a inspiré les romans de van Vogt, notamment *Le monde des non-A*⁸, c'est-à-dire le monde des non-aristotéliens, donc en rupture avec une ontologie substantialiste. Ces questionnements renvoient naturellement

8. A.E van Vogt (1948 & 1950), *Le Monde du Ā*, trad. Boris Vian (1953), révisée par J. Sadoul, Paris, Presses de la Cité, 1990.

aux débats actuellement menés autour de l'actualité de la novlangue d'Orwell ou de la pertinence de l'écriture inclusive – bref, autour de l'idée selon laquelle il conviendrait de changer le langage pour obtenir de nouveaux comportements. Les transhumanistes vont parfois très loin sur ce terrain. Un cybernéticien britannique, Kevin Warwick, qui expérimente les puces implantées, ne rêve rien tant que de supprimer le langage, qui serait selon lui la racine de tous les maux de l'humanité, un facteur permanent de désaccord, le moyen du mensonge dont nous souffririons universellement. À cette fin, Warwick entreprend de développer la communication de cerveau à cerveau grâce à la maîtrise des ondes électromagnétiques et à la compréhension du fonctionnement des circuits synaptiques. Autrement dit, l'avenir réside à ses yeux de transhumaniste dans une espèce de télépathie généralisée qui nous dispenserait de recourir à cette médiation forcément perverse que porte le langage.

Un autre moyen de réaliser la mutation anthropologique – il en a déjà été question ici-même avec les interventions de Claude Habib sur la question trans et de Jean-François Braunstein sur la religion « woke »⁹ –, consiste en ce qu'un transhumaniste américain, Anders Sandberg, nomme « la liberté morphologique »¹⁰. Cette liberté morphologique est à plus d'un égard le passage obligé pour accéder au

9. <https://www.institutdiderot.fr/les-rendez-vous-de-linstitut-diderot/transgenres-et-consequences-conference/> et <https://www.institutdiderot.fr/les-rendez-vous-de-linstitut-diderot/les-dangers-du-wokisme/>

10. Voir <https://theanarchistlibrary.org/library/anders-sandberg-morphological-freedom>.

posthumanisme. Il s'agit d'obtenir le pouvoir de disposer de nos corps au gré de ce que nous permettent les biotechnologies. Ainsi le posthumain doit-il consacrer la défaite du substantialisme et le triomphe de la plasticité.

Le troisième exemple que j'invoquerai, pour illustrer la vision d'avenir associée au posthumanisme, relève des attentes confiées à la dématérialisation, celle-ci étant parfois présentée comme le comble de la spiritualité : rompre avec le matériel, rompre avec ce qui résiste et nous leste – telle est l'exigence. On s'inspire parfois de Teilhard de Chardin pour attester la valeur de pareille exigence : par exemple dans un livre au titre teihardien, *Totalement inhumaine*¹¹, Jean-Michel Truong argumente la thèse d'une évolution de l'humain conduisant à dissiper de plus en plus le poids du corps jusqu'à atteindre, éventuellement, le Jugement dernier au cours duquel la conscience se sera délaissée de cet encombrant esquif.

Paradoxalement, cependant, on écarte dans cette spiritualisation décorporalisante toute dimension d'intériorité, au profit d'une approche toute comportementaliste et mécaniste de l'humain. La question de l'intériorité s'efface devant une représentation qui réduit l'humain à ses seuls métabolismes. Le transhumanisme prolonge le behaviorisme de B.F. Skinner qui, pour attester la portée de ses études scientifiques, crut bon de décrire, dans un livre intitulé *Walden 2*, une utopie, ou une

11. Jean-Michel Truong, *Totalement inhumaine : essai*, Paris, Les Empêcheurs de tourner en rond, 2001.

dystopie selon le point de vue, qui organiserait une micro-société ne fonctionnant que sur la base du système stimulus-réponse. *Walden 2* offrirait un monde dans lequel l'instinct aurait remplacé l'intelligence, dans lequel les humains seraient d'abord dominés par leurs automatismes, des automatismes que la science permettrait de contrôler¹². Avec Skinner, on rêve ainsi d'une société qui aurait évacué toute source de conflit, écarté le langage qui pourrait l'alimenter, et qui recourrait à ce que les Américains appellent le *moral enhancement*, l'augmentation morale, grâce aux neurosciences. À cet égard, les romans de Michel Houellebecq sont particulièrement éclairants sur l'esprit du temps qui donne relief à ces spéculations : on y retrouve un monde de la fin de l'Histoire, sans hasard, sans naissance et sans mort, un monde figé dans une espèce de présent éternel, au risque de l'ennui. Alexandre Kojève demandait ce qu'il y aurait à la fin de l'Histoire. Il répondait : ce serait le retour de la Nature, de sa cyclicité, le retour d'une espèce d'animalisation sans avenir ni nécessaire violence, l'avènement d'une vie réduite à consommer sans la dimension de désir qui pouvait nous porter en tant qu'êtres d'histoire.

* * *

12. Burrhus Frederic Skinner, *Walden 2* (1948), tr. A. et R.-M. Gonthier-Werren & F. Lemaire, Paris, InPress, 2005.

L'avenir que dessine le posthumanisme est-il tangible ? Le posthumanisme a-t-il un avenir ? Je crains que oui, au moins comme idée directrice pour les innovations technologiques. Le transhumanisme alimente en effet des programmes de recherche importants : Calico, la société que Google a mise en œuvre pour tuer la mort ¹³, ou Neuralink ¹⁴, l'entreprise lancée par Elon Musk pour développer des interfaces cerveau-machine.

Le posthumanisme étaye également des utopies politiques. On a peut-être trop rapidement oublié qu'en 2016 et 2020, un candidat fondateur du « Parti transhumaniste », Zoltan Itsvan, a tenté de se présenter aux élections présidentielles américaines et qu'il s'est taillé un franc succès dans les médias. Je crains que le posthumanisme figure bientôt comme la vision qui fait tellement défaut au récit politique contemporain.

Cet avenir est-il souhaitable ? Assurément pas, à mes yeux, et vous l'aurez compris. Mais rejeter le posthumanisme imposerait de se réconcilier avec une conception finitiste de l'humain. Il faudrait réhabiliter la vulnérabilité, militer en faveur de l'abolition de la fracture au sein de l'humanité entre les nantis et ceux qu'on appellerait les chimpanzés du futur. Nous devons nous demander ce qui pourrait nous pousser à vouloir résister à ce courant. Mais selon le transhumanisme, cela ne dépend déjà plus de nous : la rupture, l'avènement de la « Singularité »

13. <https://www.calicolabs.com/>.

14. <https://neuralink.com/>.

nous échapperont, nous sommes déjà pris dans un mouvement où l'on perd les commandes et où l'on entre dans l'imprévisible. Jean-Pierre Dupuy a bien saisi cette tendance en disant que d'un principe de maîtrise, qui caractérisait le cartésianisme, nous avons laissé s'imposer le principe d'immaîtrise caractéristique de l'ingénieur d'aujourd'hui, qui cherche à se laisser surprendre par ce qu'il fait, qui est apprenti sorcier, non par faiblesse, mais par vocation. Je crains que ce principe d'immaîtrise soit l'alibi d'une religiosité molle ratifiant cette perte de confiance dans l'humain qui caractérise les dévots du posthumanisme.

Questions de la salle

Ariel Kyrou¹⁵ : *Je voulais revenir sur le moment où vous avez rapidement parlé des écologistes et de la cosmopolitique d'Isabelle Stengers et Bruno Latour.*

Je pense qu'il est important, comme vous l'avez fait, de différencier posthumanisme et transhumanisme. Le transhumanisme est en effet très lié aux nouvelles technologies, à des personnages comme Elon Musk et beaucoup d'autres, dans une logique d'extension de l'humain et de fusion avec les machines.

Là où je pense que vous avez fait un raccourci qui peut être dangereux, c'est qu'il me semble que, dès lors qu'on sépare transhumanisme et posthumanisme et qu'on prend la notion philosophique de posthumanisme, on

15. Journaliste, écrivain, essayiste et chroniqueur de radio, spécialisé dans les nouvelles technologies.

ne peut pas mettre dans le même bain les écologistes posthumanistes et le transhumanisme.

Il y a deux différences fondamentales qui, à mon sens, ne permettent pas cette confusion.

La première, c'est le rapport aux technologies. Des gens comme Isabelle Stengers, Donna Haraway, Vinciane Despret, Baptiste Morizot sont sensibles à la considération des limites alors que le transhumanisme est dans l'abolition des limites. Il y a là, pour moi, une différence fondamentale. Les uns parlent d'un monde fini, les autres continuent à fonctionner selon la logique d'un monde infini. C'est une différence majeure qui, à mon sens, interdit de les confondre.

Le deuxième point, c'est le rapport à la matière et au corps. D'un côté, avec les transhumanistes, on a une logique où la fusion, l'inséparation ne se fait qu'avec la technologie. Notre devenir serait technologique, dans la fusion avec nos propres machines. Donc on ne sort pas vraiment de l'humain, c'est là le grand paradoxe. Alors que, de l'autre côté, on est dans une logique non plus de honte prométhéenne, mais de dénonciation de l'hybris prométhéenne. On est plutôt sur la logique d'un retour au corps, à la matière, sauf que cette matière-là n'est plus simplement humaine, elle est également animale, végétale, minérale.

Ces deux points font qu'à mon sens, on ne peut absolument pas confondre la postmodernité de Latour, la

symbiose de Donna Haraway, et la fusion uniquement technologique que proposent les transhumanistes. Le rapport au monde qui est proposé dans les deux cas est très différent.

Jean-Michel Besnier : En effet, ce serait une erreur de confondre écologistes et transhumanistes; si je les ai évoqués ensemble, c'est qu'ils représentent des positions cherchant à en finir avec l'humain tel qu'il a prévalu jusqu'à présent. Les écologistes façon Bruno Latour veulent en finir avec l'humain considéré comme un prédateur ayant mis à distance de lui-même le non-humain. Il faut en finir avec un humain qui se serait coupé de la nature, il faut même en finir avec le partage nature/culture, comme le dit Philippe Descola, et accéder à l'idée de milieu, dans lequel l'humain perd sa délimitation pour réintégrer un continuum. Les écologistes, cette écologie-là en tout cas, est caractéristique d'une entreprise qui cherche à en finir avec cet humain-là. Mais ils sont très différents des transhumanistes, par exemple concernant le corps, vous avez parfaitement raison : il y a une valorisation du corps chez les écologistes complètement absente chez les transhumanistes.

Mais il y a quand même une parenté entre les deux, comme l'illustre un mouvement né dans les années 1990 : l'extropianisme, fondé par Max More, l'un des promoteurs du transhumanisme. Les extropiens veulent en finir avec le deuxième principe de la thermodynamique. Ils veulent mettre la technologie au service de cette résistance à l'entropie, qui vouerait notre monde à son extinc-

tion, avec des moyens qu'on retrouve dans la lutte contre le réchauffement climatique : petits miroirs réfractant la lumière du soleil, déplacement de la Terre pour l'éloigner du Soleil... c'est complètement fantasmagorique, mais on a affaire là à des gens qui considèrent que le transhumanisme doit se mettre au service de problématiques d'ordre écologique...

Ariel Kyrou : *Sur la géo-ingénierie, beaucoup des gens que j'ai cités sont contre...*

André Comte-Sponville : *Je suis d'accord avec la remarque d'Ariel Kyrou sur la différence, voire l'opposition, entre les posthumanistes et les écologistes. Mais je suis aussi d'accord avec Jean-Michel Besnier concernant une forme de proximité paradoxale entre les deux.*

Ces courants s'opposent, car les transhumanistes sont des technophiles extrémistes alors que beaucoup d'écologistes, malheureusement selon moi, sont des technophobes.

Mais ils ont en même temps quelque chose de commun, du moins pour la majorité d'entre eux, c'est l'antihumanisme. Les uns au nom d'une espèce d'écologie culpabilisatrice : l'homme, l'espèce prédatrice qui est en train de saccager la planète, doit disparaître. Ça donne des titres comme L'humanité disparaîtra, bon débarras! d'Yves Paccalet¹⁶ – livre qui n'est pas mauvais, par ailleurs.

16. Yves Paccalet, *L'humanité disparaîtra, bon débarras!*, Paris, Arthaud, 2006.

Il y a ainsi un antihumanisme écologiste radical. Et puis il y a l'antihumanisme des posthumanistes qui disent en substance : « L'humanité disparaîtra, tant mieux ! ». Le point de tangence entre les deux courants, malgré leur opposition, c'est l'antihumanisme, ce qui donne quand même beaucoup de travail aux quelques humanistes qui demeurent parmi nous.

Claude Habib¹⁷ : *Moi, ce qui me frappe, c'est l'association d'une promesse qu'il est difficile de refuser – qui parmi nous désire souffrir, vieillir, être malade? – et, quand vous parlez de suppression du langage et de l'intériorité, d'un basculement vers la machine, vers ChatGPT. Vous avez parlé de l'immaîtrisable que les ingénieurs accueillent : on ne sait pas ce qui se passe dans l'algorithme ou dans la manière dont les algorithmes se nourrissent eux-mêmes. Mais dans le même temps, on refuse cette dimension de mystère à l'humain, puisqu'on le réduit à un système stimulus-réponse. L'intériorité, qui est quand même l'endroit où notre créativité se nourrit, assez mystérieusement, même à nous-mêmes, nous est déniée, alors qu'on l'accueillerait maintenant chez la machine. Il y a un déport du caractère mystérieux de l'humain vers cet autre.*

Jean-Michel Besnier : Il y a un terme que je n'ai pas utilisé, celui de désymbolisation. L'univers que j'ai essayé de décrire est très marqué par la désymbolisation. La mise

17. Professeure émérite à l'université Sorbonne-Nouvelle.

en avant des automatismes, du réactivisme, de la dualité stimulus-réponse, est révélatrice de la perte d'importance de cette vie intérieure qui suppose distanciation, repli, qui suppose qu'on accorde une importance aux symboles susceptibles de lier les individus les uns aux autres et d'entretenir le dialogue intérieur. Une caractéristique fondamentale du posthumanisme ou du transhumanisme est cette indifférence à la symbolisation. La culture numérique est désymbolisante. Nous sommes dans un contexte où tout ce qui concerne la fonction symbolique de l'humain est écrasé. Le langage est réduit à n'être qu'un système de signaux. Nous avons perdu le sens de la différence entre signe et signal : le signe appelle au dialogue, le signe appelle le signe, tandis que le signal appelle la réaction comportementale. On voudrait nous faire croire que les agents conversationnels utilisent des signes alors qu'ils sont simplement facteurs de signaux.

De ce point de vue, l'intelligence artificielle est réduite, en ce sens qu'il lui manque une intelligence proprement humaine et qu'on n'évoque jamais : être capable de résister aux automatismes. Être intelligent, c'est être capable de résister à l'automatisme des instincts, or cette intelligence-là, on n'en parle pas, dans le monde de la culture numérique. Au contraire, on y multiplie les sollicitations à réagir, instinctuellement ou instinctivement, au lieu d'y résister et même de faire ce qui ne sert à rien. La caractéristique de l'humain, c'est d'être capable de faire des choses qui ne servent à rien, de la poésie, par exemple, alors que la culture numérique qui nous domine est une culture qui met constamment l'accent sur la composante

d'efficacité et de rentabilité des activités. Fonction symbolique, résistance aux automatismes, capacité de faire ce qui ne sert à rien : ces trois éléments sont mis au défi et même mis en échec par une culture numérique que nous laissons s'installer parce que nous ne savons pas comment nous dépêtrer des machines que nous avons mises en place.

Charles Vincensini¹⁸ : *Vous avez cité Nietzsche et Heidegger. Ne pensez-vous pas que le posthumanisme est une sorte de modernisation du nazisme ?*

Jean-Michel Besnier : Il y a eu un livre, il n'y a pas longtemps, avec ce titre, le transhumanisme est un nazisme. Si on considère que le nazisme commence avec la volonté de promouvoir un homme nouveau, il y a quelque chose de cela, que ce soit le fascisme, le nazisme ou le communisme. On pourrait aussi rapprocher les deux à propos, pour la raison que le transhumanisme est aussi un eugénisme, mais c'est déjà plus compliqué, parce que l'eugénisme d'État à la manière des nazis est absent des propositions transhumanistes. Habermas parle d'eugénisme libéral pour désigner la situation dans laquelle les biotechnologies s'offrent comme des objets de consommation comme d'autres, accessibles aux plus riches, qui permettront par conséquent l'amélioration de ces nantis. Cet eugénisme n'est pas assimilable à l'eugénisme d'État

18. Commissaire aux comptes.

nazi. Car les transhumanistes sont en général des libéraux, qui ne veulent pas d'État, considéré comme une chose obsolète. C'est clair avec Elon Musk ou Zoltan Istvan. Pour les transhumanistes, l'État est un archaïsme. Les transhumanistes sont profondément individualistes, avec souvent une idéologie du « sauve-qui-peut » : nous sommes menacés du pire, il appartient aux individus de prendre leurs dispositions pour s'en sortir. Je suis peut-être naïf mais je ne vois pas dans le transhumanisme un projet totalitaire qui consisterait à arraisonner la société avec les moyens technologiques.

Charles Vincensini ¹⁹ : *J'aimerais vous poser une question qui me tracasse sur l'avenir de la jeunesse : est-elle condamnée à la dépression, puisqu'on parle sans arrêt des problèmes de santé mentale de la jeunesse et qu'à vous entendre nous allons dans le monde des biotechs, le grand remplacement de tout ce qui défaille, sans place pour la singularité et l'intériorité, qui sont ce qui permet de lutter contre la dépression? Comment concilier une tendance de fond très inquiétante chez les jeunes et ce qui est annoncé de l'avenir?*

Jean-Michel Besnier : Concernant la jeunesse, je suis très attentif à tous ces mouvements de jeunes qui s'inspirent un peu de la contre-culture américaine. Je n'ai pas eu le temps de faire l'historique du posthumanisme et des transhumanistes, mais la contre-culture américaine

19. Institut des Hautes études de la défense nationale (auditrice, 2023).

est un élément décisif dans leur généalogie. Par contre-culture américaine, j'entends cette prise de conscience générationnelle, à partir des années 1960, qui visait à en finir avec la guerre, les pouvoirs centraux, la bombe atomique. Les technologies, la micro-informatique ont pu être vues comme un moyen de mettre en communication les jeunes à grande échelle pour réaliser un monde nouveau. L'histoire a voulu que tous les idéaux hippies aient été confisqués par les mégamachines que sont les GAFAM, mais je découvre souvent chez les jeunes d'aujourd'hui la même sensibilité, l'idée qu'on s'est fait avoir alors même qu'on dispose d'instruments qui pouvaient servir des idéaux de convivialité : tiers lieux, fab-labs, cantines. On voit mal comment cette jeunesse pourrait faire basculer les choses et les mentalités aujourd'hui, mais la mobilisation tournée vers un monde alternatif, existe. À nous d'apercevoir ces « signaux faibles » qu'elle nous adresse...

Par ailleurs, s'agissant de la jeunesse déprimée, je parlerais plutôt d'une jeunesse désabusée et cynique à l'égard du monde qu'on lui fait, sans recherche d'alternative, mais dans une espèce de posture de suspens par rapport au monde tel qu'il va. Je pense notamment au phénomène *otaku*²⁰ au Japon, qui ne concerne pas que le Japon ; la Chine par exemple, s'inquiète fort d'un refus montant du travail salarié chez sa jeunesse, et ces mutations psycho-

20. Un *otaku*, au Japon, est une personne consacrant tout son temps libre chez elle à une activité d'intérieur, comme la lecture de mangas, la musique, les jeux vidéo. Cf. *Génération Otaku. Les enfants de la postmodernité* de Horoki Azuma, Hachette Littératures 2001

logiques concernant le travail se voient aussi chez nous. Mais je ne pense pas qu'on soit forcément condamnés à encaisser toujours plus de rejet de la société, toujours plus d'amour des machines comme revers de la dépression. Je ne suis pas persuadé que ce monde des machines puisse entretenir une fascination durable. Si les travaux autour du post- et du trans-humanisme pouvaient servir à ce qu'on affronte ces mutations des attentes chez les jeunes relativement au travail et au monde dans lequel ils veulent vivre, cela serait vraiment salutaire.

André Comte-Sponville : *Je voudrais vous poser trois questions. La première : vous avez fait une différence entre transhumanisme et posthumanisme, mais pas aussi clairement que je l'aurais souhaité. Pourriez-vous définir ces deux mots ?*

Deuxième question : vous avez fait une distinction, que j'ai trouvé très éclairante, mais très rapide, entre signes et signaux. Vous dites, en gros, qu'on croit que l'intelligence artificielle échange des signes alors qu'elle n'est que facteur de signaux. Je voudrais que vous précisiez un peu la différence entre les deux et faire état de mon étonnement devant ChatGPT. Challenge m'ayant demandé un article sur ChatGPT, j'ai demandé à ChatGPT de l'écrire... Il se trouve que l'article était très plat, mais pas idiot. Si je l'avais envoyé à la direction du journal, la première phrase leur aurait paru tout à fait bien, et pour la suite du texte, la rédaction se serait dit que j'étais peu inspiré, mais pas stupide ou tout à fait à côté de la plaque. Dans la foulée, j'ai demandé à ChatGPT d'écrire un

poème d'amour pour ma femme, en donnant rapidement ses caractéristiques : âge, goûts. Ce n'était pas un chef-d'œuvre, mais pas non plus quelque chose d'absurde. Et c'est ça qui est très troublant : ChatGPT ne sait pas lire, ne sait pas écrire, puisqu'il n'y a pas de conscience derrière, il ne fonctionne, à vous entendre, qu'avec des signaux, néanmoins il fait le travail.

Enfin, troisième question, et c'est peut-être ce qui me frappe le plus, sur ce que vous avez appelé la dématérialisation. Je me souviens d'un débat avec Laurent Alexandre, qui avait publié un livre intitulé La mort de la mort. Il nous expliquait qu'on n'allait plus mourir. Je lui ai répondu que c'était idiot, parce que, quels que soient les progrès médicaux, si je suis brûlé vif, noyé, si on me tire une balle dans la tête, je mourrai. Laurent Alexandre, poussé dans ses derniers retranchements, me répondit que la seule façon d'être vraiment immortel c'est de se dématérialiser. Je lui ai demandé ce que ça voulait dire, il a donné la description suivante : on prend le programme qui est dans votre cerveau, on le transforme en fichiers numériques, on le met sur le cloud et voilà, vous êtes immortel. Au fond, est-ce que l'essential du posthumanisme et du transhumanisme n'est pas une espèce de refus du corps, qu'on avait déjà rencontré dans l'exposé de Claude Habib sur les transgenres? La volonté de se fabriquer le genre qu'on veut suppose, au fond, le même refus du corps que le transhumanisme. L'essential du transhumanisme n'est-il pas une espèce de haine du corps, donc de haine de la mort, de la finitude, voire du sexe, en tant que le sexe est une donnée que justement on ne choisit pas?

Jean-Michel Besnier : La différence entre transhumanisme et posthumanisme est à élaborer, parce qu'elle ne va pas de soi. Pour moi, le transhumanisme met l'accent sur l'idée de transition. Le transhumanisme est à l'affût des éléments qui signalent une transition de l'humain tel qu'il est vers un humain augmenté, qui bénéficierait des innovations techno-scientifiques du moment. Je n'ai pas évoqué le fameux rapport NBIC qui sert de manifeste aux transhumanistes. Ce rapport, sous-titré : *Convergences technologiques pour l'augmentation des performances humaines*, remis au gouvernement américain en 2003, présente les convergences possibles entre nanotechnologies, biotechnologies, informatique et sciences cognitives ²¹. C'est le bréviaire du transhumanisme, qui décrit la convergence vers toujours plus de dématérialisation. Le manifeste qui ouvre ce rapport clame que nous sommes à la veille d'une nouvelle Renaissance, qui réalisera toutes les aspirations humaines, à savoir la maîtrise de la naissance, du vieillissement, de la maladie et la suppression de la mort, tout simplement. Grâce à une dématérialisation croissante. Le transhumanisme, c'est donc, en premier lieu, l'augmentation de l'humain. Alors que les posthumanistes seraient plutôt des gens qui pensent le passage à la limite, la Singularité qui ferait tout basculer. Les posthumanistes sont davantage des philosophes, des auteurs de science-fiction, des visionnaires qui pensent, plus qu'à l'humain augmenté, au moment où l'humain serait allé au bout de lui-même et où on

21. Consultable sur : <https://iatranshumanisme.com/le-rapport-nbic/>.

basculerait dans autre chose. L'humanité est une espèce qui doit à un moment donné céder la place. Les transhumanistes sont donc posthumanistes dans la mesure où ils sont résolus à préparer par l'hybris, par l'outrance technologique, cette espèce de chaos susceptible d'engendrer quelque chose d'autre.

Concernant la différence signe-signal, c'est selon moi une question fondamentale et ChatGPT est peut-être le moyen de tester la validité de cette opposition. Quand j'émets un message, j'agence des signes que vous recevez comme une invitation à retourner des signes. Le signe appelle le signe et le signe est toujours l'élément qui suscite une relation de dialogue. Le signe est l'invitation donc à l'échange de signes. Le signal, c'est également un message, un message que vous recevez non pas comme une invitation à répondre, mais à vous comporter. Le signal appelle une réaction comportementale. Le feu rouge n'est pas négociable, il appelle la réaction comportementale « je m'arrête ». Le signe appelle le dialogue, le signal appelle le comportement. ChatGPT, pour autant que je sache, collecte et puise dans une infinité de données qui ont été transformées en signaux, en ce sens qu'ils doivent déclencher des réactions, ils doivent déclencher des réponses à des requêtes. Tel mot appelle tel autre mot : la machine, qui fonctionne de manière statistique, a engrangé quantité de mots, quantité de phrases, et elle sait que statistiquement lorsque on a tel mot, on peut avoir, on devrait pouvoir avoir tel autre mot, donc les chaînes de mots que ChatGPT organise et qui nous donnent l'impression d'une intelligence, sont en réalité

le résultat d'un calcul, statistique, sur la probabilité que tel mot appelle tel autre mot. Le signe facteur de dialogue a été supplanté par le mot qui fait signal et qui appelle une réaction comportementale, en l'occurrence un comportement de la machine qui met en continuité des mots pour donner à penser qu'il y a du sens.

La dématérialisation, enfin. Je n'ai pas grand-chose à ajouter à ce qui a été dit concernant Laurent Alexandre, c'est ce que disent tous les transhumanistes. Je me rappelle d'un rassemblement de transhumanistes à Paris, il y a quelques années, dans lequel un transhumaniste américain, James Hughes, je crois, qui avait fait un exposé où il racontait à quel point nous aurions intérêt à nous machiniser, à être de plus en plus conformes aux attentes de nos machines, à tous points de vue. Une dame lui avait répondu qu'« enfin !, nous ne sommes pas des robots, nous sommes doués de conscience tout de même ! » et James Hugues l'ayant écoutée a levé les bras au ciel en disant : « hélas ! »... avant de lui expliquer que cette conscience à laquelle elle semblait tant tenir était devenue obsolète et même un frein dont il allait falloir se débarrasser. La conscience, d'un point de vue néodarwinien, a pu servir dans un contexte de sélection naturelle, mais dans un monde où les pressions sélectives sont technologiques et se sont substituées à celles de la nature, elle devient un archaïsme, dont il va falloir se débarrasser. J'ai aussi entendu Laurent Alexandre répondre à une personne qui disait ne pas vouloir être immortelle, que c'était bien la preuve qu'elle était dépressive. Que voulez-vous faire avec ce genre d'arguments ?

Michel Hannoun ²² : *Je vous ai trouvé particulièrement optimiste quand vous indiquiez que le transhumanisme visait à faire un homme augmenté. Entre ma prothèse de hanche, mes lunettes, mes implants et mes stents, j'ai déjà l'impression d'être un homme augmenté, et pas pour autant un transhumaniste. Le transhumanisme ne vise-t-il pas, plutôt qu'un homme augmenté, qui est un euphémisme permettant de nous y accoutumer, un homme transformé? Et ma question alors, c'est qui fabriquera les pièces? Celui qui les fait pourra décider qui produire, quand, comment : autrement dit, ne risquez-vous pas, peut-être pas une forme de nazisme, mais en tout cas d'eugénisme, avec des gens qui décideront de quels types d'individus on a besoin, avec telles connaissances, pour tel métier. Au risque de paraître totalement ringard, parce que ce serait le progrès, je pense que si on ne met pas de régulation, d'éthique, de conscience – j'entends humaine – dans tout ça, j'ai l'intuition qu'on va à une forme de catastrophe dont on se dira après, selon les formules convenues, il est trop tard, je ne savais pas.*

Jean-Michel Besnier : Vos lunettes, votre prothèse de hanche ne font pas de vous un homme augmenté, mais un homme réparé. Les progrès biotechnologiques, dans ce cas, vous ont restitué une disposition native qui vous permet de continuer d'obéir aux normes de l'espèce. Mais il faut distinguer entre homme réparé et homme augmenté. L'homme augmenté, c'est celui qui bénéficierait de l'apport d'adjuvants technologiques lui donnant des

22. Médecin et député honoraire.

facultés cognitives, sensori-motrices, nouvelles. On en voit déjà une prémisse avec les exosquelettes, mais c'est encore très rudimentaire. Avec des molécules issues de la recherche neuroscientifique permettant de ne pas dormir pendant des jours, on voit bien qu'on est dans une performance sortant des cadres de l'espèce humaine. De la même façon, si CRISPR-Cas 9 vous permet d'importer dans votre génome des gènes de requin vous donnant une sensibilité particulière aux ondes électriques, ou si vous développez une écholocalisation grâce à des gènes de chauve-souris, vous serez alors un homme augmenté. Il faut bien faire la part des choses, parce que c'est une objection qui revient souvent : on porte des lunettes donc on est déjà augmenté. Non, on est réparé. Le *pace-maker*, à la rigueur, est de l'augmentation, parce qu'on a importé dans votre anatomie un dispositif fonctionnant de manière autonome, mais celui-ci ne fait qu'assurer l'entretien d'une mécanique déjà là. Il faut avoir une définition plus exigeante du concept d'augmentation. Ce qui ne nous empêche pas d'être attentifs aussi à la réparation. Je constate, par exemple, une évolution du lexique médical : on ne soigne plus, on répare, et on voudrait de plus en plus profiter de la déficience qui exige réparation pour imposer une augmentation. L'humain augmenté provient de l'homme réparé.

Concernant la production des machines, vous dites quelque chose qui paraît de bon sens : il faudra toujours des ingénieurs extérieurs à leur matière pour fabriquer les pièces. L'idée que nous serions supplantés par les machines à long terme resterait donc de l'ordre du fan-

tasme. Peut-être, mais je travaille quelquefois avec des chercheurs de la DGA autour du soldat augmenté, par exemple, et je suis assez sidéré de voir que quand on parlait des drones, il y a sept ou huit ans, il était évident pour tout le monde que le drone était une machine télécommandée, avec un militaire derrière. Or, aujourd'hui, on dispose de drones prenant des initiatives. Vous me direz que là encore, dans une sorte de régression à l'infini, quelqu'un a conçu le programme qui a permis au drone de décider s'il doit lancer ou non un missile. On est quand même dans un contexte où on a le sentiment de perdre de plus en plus les commandes, et certains militaires s'en trouvent déjà « démoralisés ». L'idée qu'on puisse avoir un jour des machines capables de fabriquer des machines n'est pas complètement invraisemblable.

Sophie Nerbonne (CNIL) : *L'article premier de la loi Informatique et Libertés de 1978, qui institue la CNIL, bien avant la prolifération contemporaine de l'intelligence artificielle, énonçait que l'informatique « ne doit pas porter atteinte à l'identité humaine. » Toute la question tourne autour de ce qu'est cette identité humaine et ensuite, de la manière dont nos différents instruments technologiques, juridiques, éducationnels, peuvent intervenir pour défendre les limites posées. Que pensez-vous de l'idée que l'informatique, mais on pourrait dire maintenant les biotechnologies ou l'intelligence artificielle, ne doivent pas porter atteinte à l'identité humaine, quand on voit maintenant une porosité des frontières qui devient très problématique?*

Jean-Michel Besnier : L'identité humaine est une question cruciale. J'ai évoqué le rapport NBIC : je l'ai souvent commenté par rapport à cette question de l'identité. Car chacune des disciplines mises en convergence – nanotechnologies, biotechnologies, sciences de l'information et sciences cognitives – pose un problème à l'identité humaine. C'est très clair avec les biotechnologies qui bouleversent l'identité substantielle du vivant. L'informatique et le numérique contribuent à nous transformer en flux : mon collègue et ami Pierre Levy a une belle expression pour dire que finalement, avec le cyberspace, nous sommes transformés en flammes, tantôt ici, tantôt là ; nous sommes désidentifiés et, pour lui, perdre cette corporéité est le comble de la jouissance à laquelle nous pouvons parvenir. Les sciences cognitives ne cessent de leur côté de faire valoir que le sentiment d'identité est construit et qu'on peut par conséquent le déconstruire, philosophiquement sinon technologiquement. Si on prend une autre discipline que mobilisent les transhumanistes, les neurosciences, celles-ci contribuent aussi très largement à dissiper l'idée d'une stabilité substantielle qui permettrait d'identifier une identité ; on est dans l'univers de la plasticité, de la mobilité.

On peut donc vouloir sauvegarder cette identité humaine, mais tous les développements technoscientifiques d'aujourd'hui lui portent atteinte. J'ai eu la chance de participer au recueil de textes dirigé par Jean Gayon avant de disparaître et qui s'appelait, justement, *L'identité*, et chacun des articles de cet ouvrage vise à montrer combien nous sommes dans le désarroi

concernant cette notion ²³. La perspective de la CNIL me paraît encore devoir être un peu élaborée.

Retrouvez l'intégralité du débat en vidéo sur
www.institutdiderot.fr

23. *Le Dictionnaire Encyclopédique de l'Identité*, sous la direction de Jean Gayon, Paris, Gallimard, collection «Folio», 2020.

Les publications de l'Institut Diderot

Dans la même collection

- L'avenir de l'automobile - Louis Schweitzer
- Les nanotechnologies & l'avenir de l'homme - Etienne Klein
- L'avenir de la croissance - Bernard Stiegler
- L'avenir de la régénération cérébrale - Alain Prochiantz
- L'avenir de l'Europe - Franck Debié
- L'avenir de la cybersécurité - Nicolas Arpagian
- L'avenir de la population française - François Héran
- L'avenir de la cancérologie - François Goldwasser
- L'avenir de la prédiction - Henri Atlan
- L'avenir de l'aménagement des territoires - Jérôme Monod
- L'avenir de la démocratie - Dominique Schnapper
- L'avenir du capitalisme - Bernard Maris
- L'avenir de la dépendance - Florence Lustman
- L'avenir de l'alimentation - Marion Guillou
- L'avenir des humanités - Jean-François Pradeau
- L'avenir des villes - Thierry Paquot
- L'avenir du droit international - Monique Chemillier-Gendreau
- L'avenir de la famille - Boris Cyrulnik
- L'avenir du populisme - Dominique Reynié
- L'avenir de la puissance chinoise - Jean-Luc Domenach
- L'avenir de l'économie sociale - Jean-Claude Seys
- L'avenir de la vie privée dans la société numérique - Alex Türk
- L'avenir de l'hôpital public - Bernard Granger
- L'avenir de la guerre - Henri Bentégeat & Rony Brauman
- L'avenir de la politique industrielle française - Louis Gallois
- L'avenir de la politique énergétique française - Pierre Papon
- L'avenir du pétrole - Claude Mandil
- L'avenir de l'euro et de la BCE - Henri Guaino & Denis Kessler
- L'avenir de la propriété intellectuelle - Denis Olivennes
- L'avenir du travail - Dominique Méda
- L'avenir de l'anti-science - Alexandre Moatti
- L'avenir du logement - Olivier Mitterrand
- L'avenir de la mondialisation - Jean-Pierre Chevènement
- L'avenir de la lutte contre la pauvreté - François Chérèque
- L'avenir du climat - Jean Jouzel
- L'avenir de la nouvelle Russie - Alexandre Adler

-
- L'avenir de la politique - Alain Juppé
 - L'avenir des Big-Data - Kenneth Cukier & Dominique Leglu
 - L'avenir de l'organisation des Entreprises - Guillaume Poitrinal
 - L'avenir de l'enseignement du fait religieux dans l'École laïque - Régis Debray
 - L'avenir des inégalités - Hervé Le Bras
 - L'avenir de la diplomatie - Pierre Grosseir
 - L'avenir des relations Franco-Russes - S.E Alexandre Orlov
 - L'avenir du Parlement - François Cornut-Gentille
 - L'avenir du terrorisme - Alain Bauer
 - L'avenir du politiquement correct - André Comte-Sponville & Dominique Lecourt
 - L'avenir de la zone euro - Michel Aglietta & Jacques Sapir
 - L'avenir du conflit entre chiite et sunnites - Anne-Clémentine Larroque
 - L'Iran et son avenir - S.E Ali Ahani
 - L'avenir de l'enseignement - François-Xavier Bellamy
 - L'avenir du travail à l'âge du numérique - Bruno Mettling
 - L'avenir de la géopolitique - Hubert Védrine
 - L'avenir des armées françaises - Vincent Desportes
 - L'avenir de la paix - Dominique de Villepin
 - L'avenir des relations franco-chinoises - S.E. Zhai Jun
 - Le défi de l'islam de France - Jean-Pierre Chevènement
 - L'avenir de l'humanitaire - Olivier Berthe - Rony Brauman - Xavier Emmanuelli
 - L'avenir de la crise du Golfe entre le Qatar et ses voisins - Georges Malbrunot
 - L'avenir du Grand Paris - Philippe Yvin
 - Entre autonomie et Interdit : comment lutter contre l'obésité ?
Nicolas Bouzou & Alain Coulomb
 - L'avenir de la Corée du Nord - Juliette Morillot & Antoine Bondaz
 - L'avenir de la justice sociale - Laurent Berger
 - Quelles menaces numériques dans un monde hyperconnecté ? - Nicolas Arpagian
 - L'avenir de la Bioéthique - Jean Leonetti
 - Données personnelles : pour un droit de propriété ?
Pierre Bellanger et Gaspard Koenig
 - Quels défis pour l'Algérie d'aujourd'hui ? - Pierre Vermeren
 - Turquie : perspectives européennes et régionales - S.E. Ismail Hakki Musa
 - Burn out - le mal du siècle ? - Philippe Fossati & François Marchand
 - L'avenir de la loi de 1905 sur la séparation des Églises et de l'État.
Jean-Philippe Hubsch
 - L'avenir du bitcoin et du blockchain - Georges Gonthier & Ivan Odonnat
 - Le Royaume-Uni après le Brexit
Annabelle Mourougane - Frédéric de Brouwer & Pierre Beynet
 - L'avenir de la communication politique - Gaspard Gantzer
 - L'avenir du transhumanisme - Olivier Rey
 - L'économie de demain : sociale, solidaire et circulaire ?
Géraldine Lacroix & Romain Slitine
 - La transformation numérique de la défense française - Vice-amiral Arnaud Coustillière
 - L'avenir de l'indépendance scientifique et technologique française
Gérard Longuet
 - L'avenir du Pakistan - Ardavan Amir-Aslani
 - Le corps humain et sa propriété face aux marchés - Sylviane Agacinski
 - L'avenir de la guerre économique américaine - Ali Laïdi
 - Construire l'économie de demain - Jean Tirole

- L'avenir de l'écologie... et le nôtre - Luc Ferry
- La vulgarisation scientifique est-elle un échec ? - Étienne Klein
- Les trois utopies européennes - Francis Wolff
- L'avenir des Juifs français - Haïm Korsia
- Comment faire face à la pénurie et à la hausse des prix des matières premières ?
Philippe Chalmin
- Changement climatique : comprendre et agir - Christian de Perthuis
- L'avenir du féminisme - Caroline Fourest
- Le ressentiment contemporain menace-t-il la Démocratie ? - Cynthia Fleury
- Les nouvelles lignes d'affrontement dans un monde numérisé : l'ère des frontières.com -
Nicolas Arpagian
- Comment manager la génération Z ? - Pascal Broquard
- La dépression, mal du siècle ? - Hugo Bottemanne

Les Déjeuners / Dîners de l'Institut Diderot

- La Prospective, de demain à aujourd'hui - Nathalie Kosciusko-Morizet
- Politique de santé : répondre aux défis de demain - Claude Evin
- La réforme de la santé aux États-Unis : quels enseignements pour l'assurance maladie
française ? - Victor Rodwin
- La question du médicament - Philippe Even
- La décision en droit de santé - Didier Truchet
- Le corps ce grand oublié de la parité - Claudine Junien
- Des guerres à venir ? - Philippe Fabry
- Les traitements de la maladie de Parkinson - Alim-Louis Benabib
- La souveraineté numérique - Pierre Bellanger
- Le Brexit et maintenant - Pierre Sellal
- Les Jeux paralympiques de Paris 2024 : une opportunité de santé publique ?
Pr François Genet & Jean Minier - Texte écrit en collaboration avec Philippe Fourny
- L'intelligence artificielle n'existe pas - Luc Julia
- Cyber : quelle(s) stratégie(s) face à l'explosion des menaces ?
Jean-Louis Gergorin & Léo Issac-Dognin
- La puissance publique face aux risques - François Vilnet & Patrick Thourot
- La guerre des métaux rares - La face cachée de la transition énergétique
et numérique - Guillaume Pitron
- Comment réinventer les relations franco-russes ? - Alexandre Orlov
- La république est-elle menacée par le séparatisme ? - Bernard Rougier
- La révolution numérique met-elle en péril notre civilisation ? - Gérald Bronner
- Comment gouverner un peuple-roi ? - Pierre-Henri Tavoillot
- L'eau enjeu stratégique et sécuritaire - Franck Galland
- Autorité un «enjeu pluriel» pour la présidentielle 2022 ? - Thibault de Montbrial
- Manifeste contre le terrorisme islamiste - Chems-eddine Hafiz
- Reconquérir la souveraineté numérique
Matthieu Bourgeois & Bernard de Courrèges d'Ustou
- Le sondage d'opinion : outil de la démocratie ou manipulation de l'opinion ? Alexandre Dézé
- Le capitalisme contre les inégalités - Yann Coatanlem
- Franchir les limites : transitions, transgressions, hybridations - Claudine Cohen

-
- Migrations, un équilibre mondial à inventer - Catherine Withol de Wenden
 - Insécurité alimentaire et changement climatique : les solutions apportées par les biotechnologies végétales - Georges Freyssinet
 - L'avenir de la gauche française - Renaud Dély
 - L'avenir de la Turquie et les limites du Califat - Ardavan Amir-Aslani

Les Notes de l'Institut Diderot

- L'euthanasie, à travers le cas de Vincent Humbert - Emmanuel Halais
- Le futur de la procréation - Pascal Nouvel
- La République à l'épreuve du communautarisme - Eric Keslassy
- Proposition pour la Chine - Pierre-Louis Ménard
- L'habitat en utopie - Thierry Paquot
- Une Assemblée nationale plus représentative - Eric Keslassy
- Où va l'Égypte ? - Ismaïl Serageldin
- Sur le service civique - Jean-Pierre Gualazzi
- La recherche en France et en Allemagne - Michèle Vallenthini
- Le fanatisme - Texte d'Alexandre Deleyre présenté par Dominique Lecourt
- De l'antisémitisme en France - Eric Keslassy
- Je suis Charlie. Un an après... - Patrick Autréaux
- Attachement, trauma et résilience - Boris Cyrulnik
- La droite est-elle prête pour 2017 ? - Alexis Feertchak
- Réinventer le travail sans l'emploi - Ariel Kyrrou
- Crise de l'École française - Jean-Hugues Barthélémy
- À propos du revenu universel - Alexis Feertchak & Gaspard Koenig
- Une Assemblée nationale plus représentative - *Mandature 2017-2022* - Eric Keslassy
- L'avenir de notre modèle social français - Jacky Bontems & Aude de Castet
- Handicap et République - Pierre Gallix
- Réflexions sur la recherche française... - Raymond Piccoli
- Le système de santé privé en Espagne : quels enseignements pour la France ?
Didier Bazzocchi & Arnaud Chneiweiss
- Le maquis des aides sociales - Jean-Pierre Gualazzi
- Réformer les retraites, c'est transformer la société - Jacky Bontems & Aude de Castet
- Vers un droit du travail 3.0 - Nicolas Dulac
- L'assurance santé privée en Allemagne : quels enseignements pour la France ?
Arnaud Chneiweiss & Nadia Desmaris
- Repenser l'habitat. Quelles solidarités pour relever le défi du logement dans une société de la longévité ? - Jacky Bontems & Aude de Castet
- De la nation universelle au territoire-monde - L'avenir de la République dans une crise globale et totale - Marc Soléry
- L'intelligence économique - Dominique Fonvielle
- Pour un Code de l'enfance - Arnaud de Belenet
- Les écoles de production - Agnès Pannier-Runacher
- L'intelligence artificielle au travail - Nicolas Dulac Gérardot
- Une Assemblée nationale plus représentative ? - *Mandature 2022-2027* - Eric Keslassy
- L'homme politique face aux diktats de la com - François Belley

Les Colloques de l'Institut Diderot

- L'avenir du progrès
- Les 18-24 ans et l'avenir de la politique
- L'avenir de l'Afrique
- Les nouvelles stratégies de prévention pour vivre et vieillir en bonne santé

L'avenir du posthumanisme ou les limites de l'humain

Avec le projet Neuralink consistant à produire des interfaces cerveau-machine grâce à des implants électroniques, l'ambition d'Elon Musk s'inscrit parfaitement dans le fantasme transhumaniste de la fusion de l'humain et des machines : augmenter l'homme, le transformer, voire créer une nouvelle espèce.

L'objectif n'est pas mince et mobilise bien des recherches en de nombreux endroits à travers le monde. La France peut s'enorgueillir des travaux du Professeur Alim-Louis Benabid, fondateur de Clinatex, qui avait présenté en 2017 à l'Institut Diderot des dispositifs biomédicaux susceptibles de permettre à des personnes atteintes de paralysie ou de maladies dégénératives de retrouver de l'autonomie et de la mobilité.

Éliminer la finitude humaine, ne plus subir les maladies, la vieillesse et la mort, beaucoup en rêvent. Mais jusqu'où faut-il aller ? Quel humain sommes-nous en train de fabriquer ? Sommes-nous en train de contribuer à notre disparition, de préparer l'émergence d'une nouvelle espèce, qui prendrait la relève de la nôtre ? Et que reste-t-il alors de l'humanisme ?

Jean-Michel BESNIER



Jean-Michel Besnier est philosophe, spécialiste des nouvelles technologies et docteur en sciences politiques, Professeur émérite à l'Université Paris-Sorbonne, auteur de nombreux ouvrages dont « *L'Homme simplifié* » (Fayard, 2012), « *Demain les post-humains* » (Fayard, 2012) et co-auteur des livres intitulés « *Les robots font-ils l'amour ?* » (Dunod, 2016) et « *L'humain augmenté* » (Éditions de l'Aube, 2022).


INSTITUT
DIDEROT

La présente publication ne peut être vendue.



ISBN 978-2-494240-18-6



9 782494 240186
ISSN 2496-4948 (en ligne)
ISSN-2608-1334 (imprimé)

Réalisation idcomm.fr - Imprimé sur papier issu de forêts gérées durablement.